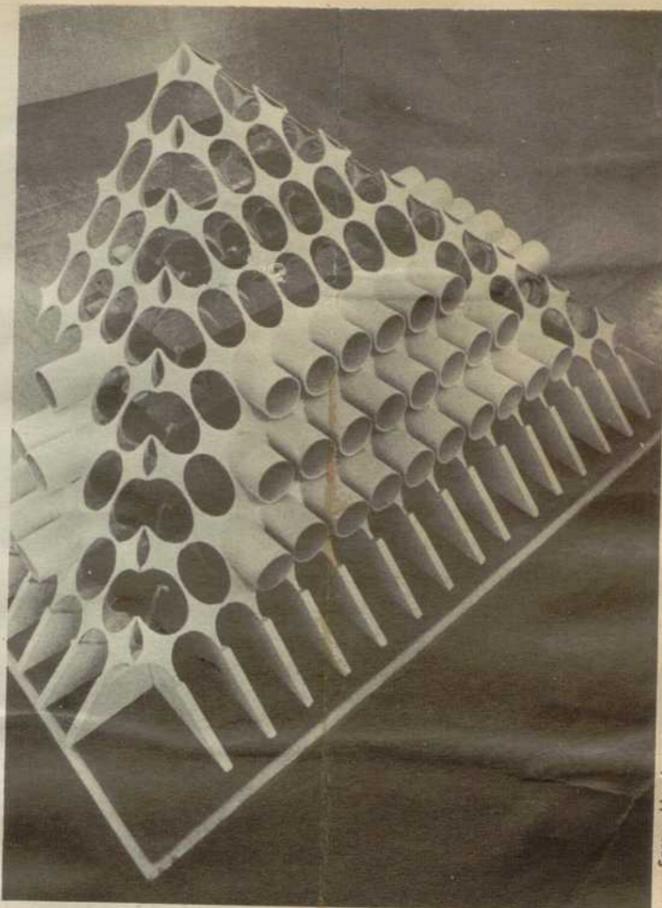


6. Oct. 1969



« GRAND CHEVAL » DE HAYTER
Quelque chose à dire



LE PROJET DE « CENTRE NAUTIQUE », A LA BIENNALE DE PARIS
Un équilibre entre l'invention et le possible

Expositions

L'école des machines

* Quelques bons remèdes
contre la « déprimette »
d'automne

STANLEY WILLIAM HAYTER
Gravures 1929-1969
Musée des Arts décoratifs
BIENNALE DE PARIS
Architecture
Musée d'Art moderne
de la Ville de Paris

Quelle rentrée ! La grippe menace, les encombrements nous tuent, Maine-Montparnasse est de plus en plus dégoûtant, les restaurants chaque jour plus chers et mauvais, et les embellissements de la capitale se sont limités pour cet été à l'érection et l'inauguration du monument Leclerc, lequel, s'il y avait une justice en France, devrait valoir à ses auteurs des poursuites pour insultes à l'armée. Cependant que, tapis dans une ombre affreuse, les responsables de ce projet d'hôtel à la gare d'Orsay, que je considère aujourd'hui comme l'ennemi public numéro un de Paris, lancent périodiquement dans la presse des ballons d'essai pour tâter le pouls, hélas ! en ces matières, souvent bien défaillant, de l'opinion publique. Bref, tout va très mal et chacun se sent plus ou moins atteint de cette maladie typiquement parisienne que l'on appelait naguère le cafard de rentrée et qui a depuis peu reçu dans les milieux autorisés le nom de « déprimette ».

Cette maladie n'est pas incurable. Car, si nos dissertations nous ont appris (Commentez et discutez en faisant appel à votre expérience personnelle) qu'il n'est pas de chagrin qu'une heure de lecture ne parvienne à dissiper, il n'est pas non plus de « déprimette » qui résiste à une injection bien dosée d'émotions esthétiques et considérations qualifiées sur les productions récentes des arts et des techniques. Or la rentrée s'annonce en ces matières tout à fait satisfaisante et je dirai tout de suite l'endroit où j'ai pris cette semaine le plus de plaisir : c'est le musée des Arts décoratifs, où j'ai vu l'exposition de gravures de Stanley William Hayter.

Des voiles de sorcières

Hayter, qui est né en Grande-Bretagne et travaille à Paris depuis les années 30, est peut-être le plus important des graveurs de notre époque. Par sa qualité technique, la richesse et la perfection de ses inventions formelles ; par l'importance de son atelier où tant d'artistes, et parmi les plus illustres, ont fait leur apprentissage ; enfin, par la substance même de son œuvre. Chez Hayter, les trouvailles et les moyens d'expression sont liés à la nature même du procédé employé (le burin, par exemple, avec lequel il fait merveille), et il a, sur tant de graveurs dont la virtuosité cache mal l'indigence d'inspiration, la supériorité d'avoir quelque chose à dire. Ces échelons de lignes acérées et de plans mouvants, ces images aquatiques, ces accouplements bizarres et ces voiles de sorcière composent même une mythologie très personnelle, de référence parfois surréaliste, et il y a un trait propre à Hayter dont on retrouve la trace aussi bien chez Vieira da Silva et Matta que chez Max Ernst et parfois Wilfredo Lam et Giacometti.

A deux pas d'Hayter, dans le même musée, on pourra voir les cho-

ses les plus alléchantes, dans le domaine de cette fois, des arts appliqués : une exposition consacrée au style Olivetti, celle de toutes les firmes européennes qui pratique avec le plus de conviction une politique de création artistique et de « promotion culturelle » ; et l'ouverture d'un centre de création industrielle, où seront sélectionnés, répertoriés et présentés les produits industriels vendus sur le marché français qui sont l'œuvre d'authentiques « designers ». De la machine à laver à l'équipement sanitaire, des tissus d'ameublement aux luminaires et aux bancs de square, tous les objets qui constituent notre environnement public et privé seront pris en considération.

Il suffit, pour comprendre l'importance de cette initiative, de regarder les vitrines du Faubourg-Saint-Antoine (et du Faubourg-Saint-Honoré), de parcourir les rayons d'un grand magasin ou les salles du Sicob (Salon de l'équipement de bureau). Dans le domaine du mobilier, en dehors des quelques objets chefs-d'œuvre ou prétendus tels, vendus à des prix exorbitants, nous en sommes toujours à la dégénérescence de l'artisanat traditionnel ou à l'utilisation naïve d'un « purisme » mal compris. Les machines sont aujourd'hui, comme hier, plus belles que les meubles, les usines sont devenues esthétiquement plus satisfaisantes que les immeubles d'habitation ou les édifices publics.

L'exemple scandinave

Il est sans doute plus difficile de créer un fauteuil que de dessiner une machine à écrire mais, enfin, l'exemple des pays scandinaves et de l'Italie nous montre que l'entreprise n'est pas impossible. La première exposition du C.C.I. sera consacrée à cinq « designers » de réputation internationale, dont Charles Eames et Verner Panton. Puisse-t-elle faire comprendre au public que tout est architecture, que tout ce qui constitue

notre environnement, qu'il s'agisse de la table de l'écolier ou de la station d'essence, l'une et l'autre aujourd'hui si misérablement laides, appartiennent au domaine de l'architecte et du « designer ».

Et pourquoi n'organise-t-on pas plus souvent des expositions d'architecture ? Pourquoi ne parle-t-on jamais des problèmes que pose la transformation des villes de moyenne importance, l'inévitable mutation des villages et de l'habitat rural ? Ce merveilleux habitat rural qui, dans quelques années, si l'on n'y prend garde, aura purement et simplement disparu.

Cela dit, il ne sert à rien de gémir et il faut reconnaître que le niveau moyen de la construction s'est peut-être légèrement amélioré depuis deux ou trois ans, que l'on parle aujourd'hui un peu partout d'architecture, et que naissent ici et là des initiatives dont on peut espérer qu'elles finiront par attirer l'attention sur l'ensemble de ces problèmes. Je pense en particulier à la Biennale de Paris et à la place importante qu'elle réserve cette année aux projets d'architecture.

L'éventail des cultures

Voilà une exposition fort tonique et efficace contre la « déprimette » (il est vrai que je n'ai pas vu les salles de peinture). Certains projets sont des maquettes très classiques et abouties : ainsi le projet norvégien pour un centre sportif de handicapés, le très sympathique projet d'aménagement d'un port breton dû à une équipe française, où les lignes de l'habitat ont été modulées et intégrées de façon très heureuse au paysage et, à un niveau plus ambitieux, la brillante étude d'un atelier allemand pour l'université de Dortmund. D'autres projets sont plutôt des indications de recherches, parfois convaincantes (un système de structures tridimensionnelles qui vient d'Allemagne et une proposition suisse de ville spatiale à structure de polyèdres), parfois un peu mystérieuses, comme ce projet japonais de planification universelle à partir de cubes à trous perforés auquel je n'ai pas compris un mot.

Les pays de l'Est présentent des projets intéressants parfois un peu figés (les projets hongrois en particulier), cependant qu'un esprit d'étrange et charmante fantaisie anime ce qu'a envoyé la Grande-Bretagne. La divergence des cultures est ici évidente mais un même équilibre entre l'invention et le possible anime des maquettes aussi différentes que celle du projet israélien pour un habitat sous-marin ou celle d'un projet français pour un centre nautique. Si j'ajoute que la salle consacrée à la scénographie est remarquable, avec des maquettes extraordinairement soignées et poétiques, que la présentation est dans l'ensemble de premier ordre, j'espère que je vous aurai donné envie d'aller voir cette Biennale qui me paraît la meilleure qui ait été organisée depuis l'année de sa fondation. Etant bien entendu, encore une fois, que je n'ai pas vu les salles de peinture, dont on vous parlera la semaine prochaine.

ANDRÉ FERMIGIER